Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 58 (1920)

Heft: 45

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 19.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1862, par L. Monnet et H. Renou

Rédaction et Administration: Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS Société Anonyme Suisse de Publicité

LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT: Suisse, un an Fr. 6 .six mois, Fr. 3.50 - Etranger, un an Fr. 8.70

ANNONCES: Canton, 20 cent. Suisse et Étranger, 25 cent. - Réclames, 50 cent. la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les personnes qui s'abonneront au CONTEUR VAUDOIS pour 1921, recevront ce journal

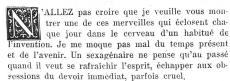
gratuitement

dès ce jour jusqu'au 31 décembre 1920, en s'adressant à l'administration, Pré-du-Marché, 9, LAUSANNE.

Sommaire du Numéro du 6 novembre 1920. — Un spectacle peu banal (J. Nel). — Lo Villio Dèvesa : Lo Cason à Monsu Belia (Marc à Louis). — Un livre de chez nous (Maurice Porta). — Le patois vaudois au Palais fédéral. — Feuilleton : Fille des champs (Dr Chatelain).



UN SPECTACLE PEU BANAL.



Donc, ayant lu que le samedi après-midi, on pouvait voir, comme au bon vieux temps, les Savoyardes venues au marché se rembarquer sur un petit bateau, genre cochère, je suis descendu à Ouchy. Il s'en est peu fallu que ce fût inutilement, car le départ ne s'est pas fait à quatre heures et quart, comme on l'annonçait, mais à trois heures cinquante. Cela n'a l'air de rien, et c'est tout! Aimable imprécision : pas d'horaire fixe. Quand on est là, on part, voilà. Mais encore convient-il de se soustraire aux distractions et de ne pas aller attendre le bateau à un embarcadère qu'il n'aborde pas. L'une des luronnes a risqué l'apprendre à ses dépens. Déjà tout le monde avait pris place - pour cela il fallait se « cougner » un peu; les rameurs avaient levé l'ancre, lorsque l'évaporée arrive avec ses paniers et ses corbeilles, faisant des gestes désolés. Pathétique moment. Que faire? Aller toujours de l'avant ou revenir en arrière. L'indécision des nautonniers tenaillait le cœur. Enfin, celui-ci se dégagea; quelques tours de machine en arrière, et la Marie-Jeanne rejoignait ses compagnes. Bientôt, le frêle esquif passa devant le Bonivard, amarré au port, victime de cette satanée guerre qui inonda les puits miniers et fit renchérir. mais encore plus, comprimer les approvisionnements. Maintenant, c'est pire qu'il y a un demi-siècle. Alors. comme aujourd'hui, les bonnes femmes d'Evian, de Tourronde, de la Grande et Petite Rive, louaient une cochère aux frères Traîne, qui transportaient aussi des vaches et des chèvres.

Dans les familles d'Ouchy ou à l'Hôtel du Port, on logeait pour une nuit la mère Fréchet et toute la bande. Au fond, ne se trouvaient-elles pas

chez elles, dans ces vieilles maisons savoyardes d'avant la Réforme. Il en est qui récitaient leurs chapelets, et c'était un spectacle curieux pour nous autres, gosses protestants. Puis, on s'arrangea à faire partir les bateaux le bon matin de la côte de Savoie. Personne n'eut plus besoin de découcher.

Tous ces souvenirs me revenaient à l'esprit en suivant des yeux les évolutions lentes de la petite maison flottante, qui — cela me parut bizarre avait tout d'abord l'air de se diriger plutôt du côté de St-Sulpice que du côté de la Savoie. Pourquoi? Le lac était calme, l'air nébuleux; plusieurs pêcheurs, sur leurs aquettes, tendaient les filets. Certes, ce n'était plus l'été, ce n'était plus la brillante flotte de juillet et d'août se frayant un passage facile dans le glauque azur, sous un soleil étincelant et avec des accompagnements d'orchestre genre Alessandro pour ravir des passagers pleins déjà de bien-être. C'était le mélancolique automne, l'hiver avant-coureur. Et pourtant, que de poésie dans cet élan des voyageuses, qui, sans crainte du caprice des flots, se livraient à eux de bon matin pour apporter aux Lausannois des châtaignes, des œufs, des tommes contre ce bel argent comptant, si nécessaire pour la vie matérielle. et s'en retournaient le soir chez elles avec le sentiment du devoir accompli. L'air du lac est tonique, mais il n'en fait pas moins ressortir d'autant plus les exigences de maître Gaster. Poésie et réalité, toujours ensemble! Et, en plus, l'autre jour, une désillusion: Au lieu de la cochère qui mettait deux heures pour faire la traversée, voilà que du canot des Savoyardes, pointant tout à coup à angle droit sur l'autre rive, les rames se lèvent, l'allure se dessine vivement: il y avait un moteur en réserve, il fonctionne, tout est en règle, et bientôt ce n'est plus qu'un point noir qui court sur la surface du Léman, toujours grand, toujours beau. Désillusion! Que non pas. Rêve dans un passé merveilleux, tout simple-

Ah! j'oubliais. Il v avait une voile pliée, prête à se gonfler sous la brise! Voilà qui satisfait nos chères traditions et tout le monde. Voile et moteur, que voulez-vous de plus! Mais, mesdames, attention, quand il y aura un grain et de la vague.

Huit jours se sont écoulés depuis que les lignes cidessus ont été écrites. Retourné à Ouchy, j'ai assisté à un second départ. Le temps était merveilleux. Nos excellents voisins de l'autre côté avaient prévu qu'il y aurait du soleil. Au lieu d'une embarcation, il y en avait deux: einq Savoyardes sont montées sur l'Isabelle, neuf sur le Trèfle-à-quatre. Et comme pour faire plaisir au vieux pirate que je suis d'une génération en train de disparaître, mais qui revoit ses premières années, il n'y avait pas de moteur, il y avait des rameurs. Un point, c'est tout.

Argument irrésistible. — Une jeune fille vient de laisser entendre à un jeune homme qu'il avait tort de conserver l'espoir d'obtenir sa main.

Me voilà donc condamné au célibat, murmure le jeune homme.

Oh! dit la jeune fille. Vous en serez quitte pour vous marier avec une autre.

— C'est facile à dire! Mais si ne voulez pas de

moi, qui jamais m'acceptera?

La vanité gémissante. — Pourquoi donc Mme X. émit-elle sans cesse? Elle est riche et se plaint de l'impôt sur le revenu.

C'est pour que l'on sache mieux l'importance de sa fortune



LO CAION A MONSU BELIA

TTIUTA-VAI, Monsu Báodéron.

Qu'è-te que lâi a, Monsu lo régent? Lo caïon que i'é élèvâ — m'a bai!lî

couson que mè z'écoulî — eh bin! clli caïon l'è biau quemet 'na damuzalla et asse gras au'on tasson. L'è lo momeint de lo tyâ.

- L'è veré, Monsu lo régent, l'è on biau caïon! Adan, Monsu Bâodéron, quemet l'è vo que vo

z'îte lo tia-caïon, vîgno vo demandâ quand l'è que porrî comptâ sur vo po la boutseri?

Quand vo voudrâ, Monsu lo régent.

Lo régent de Velâ-le-Motse, Monsu Beliâ, fut on boquenet à ruminâ oquie et fâ dinse:

— L'è que, Monsu Bâodéron, lâi a oquie que mè grâve. Dâi mouî de dzein de Velâ m'ant baillî de lau caïon quand fasant boutseri. Adan su dobedzi assebin de lau z'ein rebaillî dau min. Et i'é pouâre que m'ein reste rein. Lâi arâi-te pas on moyan, vo z'îte suti qu'on sindzo et malin bin mé que lo diabllio, lâi arâi-te pas on moyan po... po...

Po baillî, âo bin po ne pas rebaillî.

N'ein sé rein.

— Foudrâi pe-t'ître mî rebaillî, Monsu lo régent.

L'è que... Monsu Bâodéron. L'è bin su que l'affére l'âodrái mî se n'èté pas d'obedzi de rebaillî. Se vo mè trovâ on remîdo, vo baillo on écu nâovo.

Et lo père Bâodéron sè met à cllioure on bocon sé petit get de fouinne, preind la pîce, et sè met à ruminâ, ruminâ. Lo tounéro sarâi tsezâ dè coûte li que l'arâi pas oïu, tant l'ètâi ein train de peinsâ ein dedein, clli vîlhio guieux de père Bâodéron. Dâi momeint, on vayâi que se sorezâi. Tot d'on coup ie dit:

- Lâi a on moyan, rein que ion!

- Lo quin è-te?

- Vo faut fére accrère âi dzein qu'on vo z'a robâ voûtron caïon, Monsu lo régent.

- Et pu?

- Et pu! l'âodrî vo lo tyâ de né. Nion vâo rein oûre, et pu, lo leindèman, vo bramerâ bin fè: « M'ant robâ mon caïon!» Vo garanto que l'affére vâo bin djuvî.

Lo régent fut binstout décidâ. Ie fâ âo boutsî:

- Adan, quinta né voliâi-vo lo fotre bas?

Eh bin! pas la né que vint, mâ la né d'aprî. Preparâ tot cein que faut, lè tchou, lè tsevelhie, lè foncet et tot lo batacllian. Dan à dèman né, vè onj'hâore.

A dèman né, père Bàoderon. Sebahia, tot parâi, se lè dzein vant mè crère quand lau deri que m'ant robâ mon caïon?

L'è bin su, monsu lo régent. Allâ pî!

Monsu Beliâ s'ein va tot bounameint et tot dzoiau, tandu que lo père Bâodéron sè maillîve de rire et preparâve sè coutî po la boutserî.

La né l'ètâi arrevaïe. Lo régent vint guegnî oncora on iâdzo son bétion, et pu s'allâ reduire, bin conteint dau moyan âo pére Bâodéron.

Mâ, onn'hâora aprî, lo pére Bâodéron, soo à catson de son ottô, avoué on battéran, aôvre la porta de l'étrâbllio âo régent et l'eintre dedein sein fére lo meindro détertin

Onn'hâora aprî lo caïon âo régent ètâi peindu dein on bocon de cagnâ que lo pére Bâoderon l'avâi dein sa carrâïe et iô nion sarâi venu lo queri.

...Lo leindèman matin, lo pére Bâodéron trézâi lo fèmé et lo beruettâve quand vaitcé lo régent Beliâ que vint vers li, tot moindro, tot biévo, tot flliappi et prêt à plliorâ.

- Pére Bâodéron! Pére Bâodéron! que fâ.

— Mâ! Monsu lo régent, que lâi a-te?

- Lâi a que... mon caïon...

— L'è crevâ? Vo lâi trovâ ètai su la paille?

— Diabe lo pas. Mon caïon... mon poûro caïon! mè l'ant robâ!

Lo pére Bâodéron fâ seimblliant d'ître tant ébahia que laisse tsezi sa bèruetta. Mâ se met à rire et fâ:

— L'è bin dinse que faut dere. Dite adî dinse. Monsu lo régent. Lè dzein vo craîrant. Lo vo garanto.

— M'einlèvâ se n'è pas la veretâ! M'ant robâ mon caïon sta né.

— Eh! quemet vo séde bin dere! Vo z'îte on tot fin. Redite-lo onco on iadzo, mâ adrâi fè, qu'on l'oûie dein tot lo velâdzo.

— N'è pas onna dzanlye. M'ant robâ mon caïon!
— Dite adî dinse. On pâo pas dere mî. Lè dzein sant dobedzî de vo crère. N'aré jamais cru que vo satsî asse bin dessuvî elli qu'à ètá robâ!

...Et du adan, quand l'è qu'on dèvese avoué Bâodéron de Monsu Belia, manque jamé de dere :

— Monsu lo régent, l'è on tot malin coo. Et bon po dessuvî! $Marc \ \grave{a} \ Louis, \ du$ Conteur.

Le gendre idéal. — M. Y. reçoit la visite d'un sympathique jeune homme qui lui demande la main de sa fille

— Puisque vous aimez Gertrude et qu'elle vous paie de retour, je ne veux pas contrarier vos vœux, soupire M. Y. Quand les oisillons sentent pousser leurs ailes, il est tout naturel qu'ils quittent le nid paternel pour aller en bâtir un de leur côté. Tout de même, il me sera bien pénible de voir ma fille prendre sa volée.

— Qu'à cela ne tienne, monsieur, répond le soupirant, votre nid a l'air spacieux. Nous y pouvons tenir tous. Pour vous être agréable, je m'en accommoderai.



UN LIVRE DE CHEZ NOUS. 1

L y a deux publics, le «grand» et le «petit». Le grand public, c'est « Monsieur tout le monde »; aussi bien son opinion, son juge-

ment, sont-ils en maigre estime chez les gens dits cultives, le « petit » public. Ceux-ci regardent de haut Monsieur tout le monde et lui contestent toute compétence en matière d'art et de littérature. Mais ce dernier se moque comme un poisson d'une pomme de ce dédain. Une œuvre lui plaît ou ne lui plaît pas, tout simplement. Il ne cherche pas la petite bête. Et quand une œuvre lui plaît, il ne cache pas son sentiment; auquel il sait rester fidèle. C'est le succès.

Le petit public, lui, est beaucoup plus circonspect dans l'expression de son opinion. On dirait même qu'il se défend contre une satisfaction possible. On ne sait jamais au juste ce qu'il pense ni s'il est bien sincère dans son jugement. S'il loue, il dose parcimonieusement son compliment. Il y met, en revanche moins de modération lorsqu'il critique. Quant à la fidélité, il ne faut guère la lui demander; il se borne à « prendre acte». Il importe surtout à sa réputation d'homme « cultivé » qu'il ait lu, à leur sortie de presse, le dernier article du chroniqueur à la mode et le dernier livre paru, comme aussi qu'il ait vu, à la première, la pièce nouvelle. C'est une question de répertoire à tenir au jour le jour. Et puis il faut qu'il puisse dire son avis dans les parlotes quotidiennes.

Il est très rare que les jugements du grand public et ceux du petit public concordent. Ce dernier, du reste, n'y tient guère; ce lui serait presque un af-

¹ Maurice Porta. Nous, rendant ce temps... Payot et Cie, éditeurs, Lausanne et Genève.

Pourtant, il est des exceptions. Justement, M. Po.ta est l'heureux bénéficiaire de l'une d'elles. C'est un éloge qui a son prix. Les articles de M. Porta sont également lus et goûtés par les intellectuels et par ceux qui ne prétendent nullement à ce titre. Il y a plusieurs raisons à ce double succès. D'abord. M. Porta parle surtout de choses de chez nous; or tous nous aimons assez qu'on nous entretienne de gens et de choses qui nous sont familiers. On s'y retrouve mieux. Ensuite, dans le style de M. Porta, l'originalité n'est pas acquise au prix de la clarté ni de la simplicité. Il semble, au contraire, qu'il ait horreur de la recherche, du mot « rare », du mot a effet. Il écrit une langue appropriée au sujet choisi, à la fois élégante et solide, souvent très savoureuse, toujours franche; enfin, quoi, une langue que tout le monde comprend. Les images, les comparaisons, les rapprochements sont frappants de vérité, parce que l'auteur est doué d'un remarquable don d'observation, parce qu'il voit juste et que ses qualités d'imagination ne sont pas déformées; elles sont restées nature.

Et puis, tous ces articles sont empreints d'un optimisme bienveillant, d'une saine philosophie, discrètement assaisonnés de l'esprit voulu.

Voilà pourquoi les nombreux lecteurs de M. Porta se félicitent qu'il ait eu l'excellente idée de nouer sa gerbe. Ils auront bientôt tous — s'ils ne l'ont déjà? — ce recueil sur leur table et ils y reviendront souvent. Le journal passe, le livre reste.

Après tout, peut-on mieux juger d'une chose qu'en y goûtant. Lisez donc un extrait du livre: Nous, pendant ce temps...

Mais avant cela, écoutez donc le souhait par lequel M. Porta termine l'avant propos de son livre. Il vous dira ce que vous trouverez dans celui-ci:

« J'aimerais que mes concitoyens retrouvent dans ces pages un peu de cette époque dont nous sortons et qui est à jamais finie, espérons-le. Un peu de notre coin de pays pendant la guerre. Et un peu de notre coin de pays tout court. »

J. M.

La grande route.

Je me figure un aviateur, parti d'une terre inconnue, et qui viendrait reconnaître la nôtre. A mesure qu'il approcherait, par les vertigineux espaces, des formes et des couleurs se préciseraient à ses yeux. Et puis, soudain, ii aurait un frisson d'aise, ou peutêtre de crainte. Sa jumelle lui aurait permis de reconnaître, sinuant par les pays, d'interminables rubans jaunes: nos routes.

Les routes, réseau obstiné et ténu, sont posées à plat sur le monde, comme une toile d'araignée sur une fourmilière. Infatigables, elles font des hâchures claires dans les paysages. Plus nombreuses et de plus haute noblesse que les voies de chemin de fer, leurs cadettes galonnées et fiévreuses, elles, dont la naissance se perd dans la nuit brumeuse des siècles, elles ont, depuis toujours, marqué l'emprise de l'homme sur la nature. Plus que n'importe quoi d'autre, elles sont sa marque, sa signature, son sceau. Plus que les monuments, que les champs cultivés, que les habitations même. Où l'homme a vécu, la route longtemps subsiste, qu'il a taillée (« rupta », en latin : « tranchée »), dans le roc parfois, à la sueur de son corps. Elle est son premier signe, et le plus durable. Que nous ont laissé les Romains, en fait de souvenirs concrets, et à part quelques piètres cailloux rongés qu'on explique dans les musées? Leurs fameuses voies romaines, creusées pour les siècles, et dont notre calcaire du Jura, à tant d'endroits, a gardé l'empreinte.

D'un pays nouveau, quand les routes durables sont construites, la conquête est à moitié assurée. C'est la pelle qui, peu à peu, civilise le monde et contraint à l'ordre les contrées rebelles. Les bons officiers coloniaux, comme l'a prouvé le Maroc, par exemple, sont, pour un bon tiers, des pionniers, au seus propre.

La piste, puis le chemin, puis la route. Et le degré de culture d'un peuple se peut mesurer à l'étape qu'il a atteinte, dans ce domaine. Telles communautés, qui redoutent la halte prolongée, en sont restées à la piste. Quand une race en est à la route, c'est que le pays lui convient, et qu'elle entend bien y rester.

Tels hommes, pourrait-on dire, telles routes. La nature, bien entendu, la contexture du sol, d'autres circonstances encore, ont leur mot à dire; en fin de compte et tout de même, le caractère des habitants reste bien l'argument souverain. Aux uns, il faut des voies droites, le passage le plus rapide possible d'un point à un autre, de longues chaussées impeccables

et rigides, un tracé géométrique, avec les bornes de kilomètres et des poteaux indicateurs de tout ce qu'on va rencontrer, comme le report scrupuleux, sur le terrain vivant, d'une carte d'état-major. L'utile, sans plus. Et puis, nos voisins de Savoie ont des chemins « petit bonheur », si je puis dire, qui vont et reviennent, qui font un détour parce que c'est plus joli ici que là; ils semblent qu'ils ne tiennent vraiment qu'à vous faire faire le tour du propriétaire, sans intention bien marquée de vous conduire à tel village plutôt qu'à tel autre. En fin de compte, vous arrivez tout de même, c'est sûr; seulement, vous avez abondamment musé en route. Ce sont là chemins que les autos ignorent, si pressés de rejoindre l'hôtel, mais que les piétons savourent.

Le sentier de la ferme s'elargit pour le bourg, et devient route en continuant vers le chef-lieu. Voyez la chaussée se rapprocher de la grande ville; dès la banlieue, elle se soigne, se bichonne, s'aristocratise, comme une dame qui se met de la poudre avant de sonner chez son amie. Elle se guinde pour ressembler aux rues, qui l'attendent, là-bas, et la continueront. Elle se goudronne, se pare de reverbères, de trottoirs.

La vie de la route, du reste, et sur toute sa longueur, est une toilette incessante. Chaque printemps, l'homme doit la reconquérir sur l'hiver en retraîte, qui recouvrait et noyait tout; chaque automne, il la fortifie contre la mauvaise saison menaçante. Il sait que, s'il l'abandonnait à elle-même, elle ferait bien vite de retourner à la nature, qui la guette, de devenir un de ces jolis chemins désaffectés qu'envahissent les mousses et les herbes folles, les transformant si vite, si vite!

La route, c'est la grande voie de la civilisation, comme les fleuves, les canaux, la mer. Ses bateaux, ce sont les véhicules de tous genres qui circulent sur elle. Elle a ses lourdes barques, qui sont les chariots et les camions; ses contre-torpilleurs et ses «racers», qui sont les autos rapides. Et puis, comme le Sahara a le chameau, comme l'Alpe a le mulet, elle a son animal à elle, le cheval; des bêtes que nous avons prises à notre service, chacune ainsi a son domaine

De même qu'il y a les choses et les gens de la mer, il y a les gens et les choses de la grande route. D'abord, ceux qui vivent d'elle, et sur elle, et pour elle uniquement: les cantonniers et autres fonctionnaires voués à son spécial service. Puis, les passants occasionnels, comme vous et moi. Nous autres, nous usons d'elle par intermittences; elle a, par ailleurs, son vrai peuple: les rouliers, les charretiers et autres pilotes ou capitaines de tous véhicules, qui lui sont ce que les matelots sont à l'océan. Elle a aussi l'humanité internationale qui habite les vastes limousines étincelantes, entre deux transatlantiques et deux palaces. Elle a surtout les bohémiens et rôdeurs de tous poils. trimardiers ou corsaires, chercheurs de pays ou d'aventures, ennemis du travail qui courbe les reins, amoureux des nuits claires et des libres talus. De tous ceux-là, qui sont ses fils fervents et ses seigneurs, elle est la seule vraie patrie. Elle a enfin, hélas! aux époques sinistres où les canons grondent, où les villages en feu ponctuent les ténèbres, de lamentables hordes en déroute, des enfants, des vieux, des éclopés navrants qui se confient à elle, et qui, en longues files chancelantes, fuient vers ailleurs...

Comme la mer, comme les fleuves petits et grands, elle a ses riverains. Les villages s'allongent, à son passage, comme sur une côte. Aux carrefours, bourgs et maisons se groupent, ainsi qu'il en va aux confluents d'importantes rivières; on dirait des oasis, échelonnées au long d'une piste. Et les auberges, semblables à des repaires de naufrageurs qui se seraient mués en asiles, ouvrent leurs portes accueillantes, se tendent vers le passant de toutes les convoitises qu'elles promettent de satisfaire, et sont là qui vivent, des centaines, des milliers, de ce tribut prélevé sur le pèlerin de la route.

Alors que tout, en nos contrées, est propriété particulière réduite en mille fragments, la route reste indivise et commune, égale à tous, comme l'océan. Elle appartient à l'Etat; plus justement, elle n'est à personne. Ses talus, souvenirs de l'« Allmend » de jadis, verdoient encore, fraternels pour les haridelles des ambulants, pour le sommeil des heimatloses, et pour la pauvresse en haillons, qui y fait brouter sa chèvre.

L'administration a voulu la beauté de la route. Elle l'a bordée, sagement, d'arbres administratifs,